

**ALBERT PARAZ**

**PRÉFACE AU**  
***MENSONGE D'ULYSSE***  
**DE PAUL RASSINIER**

**PRÉFACE DE ROBERT FAURISSON**

**AKRIBEIA**  
**1999**

**INTERNET**  
**AAARGH**  
**2008**

Cette préface, demandée par Rassinier à Albert Paraz, qui collaborait à *Rivarol*, est parue dans la première édition du *Mensonge d'Ulysse*, parue aux Editions bressanes en 1950. Elle contenait une phrase qui allait entraîner un procès et ne sera pas reprises dans les éditions ultérieures du *Mensonge*. Paraz l'a republiée dans un recueil posthume, *Le Menuet du haricot* (1958).

Réédition en brochure séparée par les éditions Akribeia en 1999, avec une préface de Robert Faurisson et des notes de l'éditeur. ISBN 2-91 3612-00-8

Nous conseillons vivement à nos lecteurs qui le pourraient, de se procurer cette édition, qui est en vente aux Editions Akribeia, 45/3 route de Vourles, 69230 Saint-Genis-Laval.

AAARGH

< [aaarghinternational@hotmail.com](mailto:aaarghinternational@hotmail.com) >

### **Avis de l'éditeur [Akribeia]**

Le texte d'Albert Paraz a été publié pour la première fois en octobre 1950 en préface de l'ouvrage de Paul Rassinier, *Le Mensonge d'Ulysse. Regard sur la littérature concentrationnaire*, Bourg-en-Bresse, Éditions Bressanes. Il ne figure plus dans les éditions suivantes. Il a été publié une seconde fois en 1958 dans le recueil parazien réalisé par les Éditions Connaître (Genève), *Le Menuet du haricot*. Par rapport au texte de 1950, celui de 1958 comporte quelques modifications dont nous avons tenu compte ici. Nous avons adopté un double système pour les appels de notes : alphabétique pour les notes originales apportées au texte de Paraz par Paraz lui même ou par Paul Rassinier et numérique pour les courtes notes explicatives ajoutées par nous en fin d'ouvrage.

## PRÉFACE D'ALBERT PARAZ

Allons bon ! Qu'est-ce que le fascisme ne va pas inventer ? Faire préfacier un livre sur les camps par un type qui n'a pas beaucoup cru en la résistance, qui n'a même pas daigné en faire partie, comme tout le monde, quand les « boches » étaient loin, qui a prétendu en noter tout de suite l'imposture et n'a jamais cessé de revendiquer bien haut, le gars, avoir été le premier à l'écrire : les honnêtes gens ne le permettront pas.

Je suis bien de cet avis, c'est pourquoi cette préface je ne la fais pas. Je veux seulement vous raconter par quelle lézarde invisible dans le mur de la fable, des résistants, mais alors des vrais, sont venus me dire la joie que je leur avais faite en exprimant ce qui était depuis toujours leur point de vue.

Ils sont venus comme ça, ils m'ont écrit. Un jour, dans *France-Dimanche* où j'étais nettement visé par l'adjudant Rosenbach, un résistant a pris ma défense. (1)

Puis une série de nouvelles relatant des exploits d'espionnage au profit de l'Angleterre m'ont été dédiées par leur auteur, un nommé Grégoire, sans que j'en susse rien (2). J'avais bonne mine !

Et des résistants décorés que j'engueulais se jetaient sur moi, non pour m'étrangler, comme je l'aurais cru, mais pour m'étouffer (l'effet était le même) en me pressant sur leur cœur : « jamais on ne le dira assez, mon cher monsieur, quels salauds abjects nous fûmes, on saura un jour que nous avons tous été des criminels. »

Et ce Rassinier, que je prends à partie dans *Valsez, Saucisses*, me demande de le préfacier. (a)

Je lui réponds :

« Citoyen,

Tous les soirs, dans les rues de Morlaix, le bon Carette, (3) en 1945 (voir *Le Gala* (4)) criait de sa voix célèbre

"La résistance nous emm...  
Elle nous emm ... parce qu'elle nous fait ch ...  
Elle nous fait ch ... parce qu'elle nous emm ..."

---

<sup>a</sup> À propos de son *Passage de la ligne*, un récit sur les camps dans lequel il fait déjà preuve d'une objectivité qui frise la provocation.

Admirez la richesse de la pensée et la concision de la forme. On ne saurait mieux dire. Simple, clair, français. C'est du Chamfort, pas du Sartre. Les déportés font partie de la résistance. Voilà cinq ans qu'ils nous infectent et vous avec. Il n'y a aucune raison pour que les déportés aient plus le droit de se mettre en avant que les anciens combattants, les blessés du poumon, les prisonniers, les évadés et même les déserteurs, les cocus de guerre ou les maris de tondues. Je vous pisse au train. Salut et fraternité. »

À quoi Paul Rassinier me répondit qu'il était entièrement d'accord, que me connaissant il n'en attendait pas moins de moi, qu'il ne s'était pas trompé sur mon compte et qu'il me demandait seulement de lui dire quelles idées et quelles images m'avait suggérées son petit travail.

Voilà donc comment je vois les choses, en ce curieux demi-siècle.

### §§§§

Il est prouvé maintenant que la résistance officielle était composée de très basses fripouilles, fort heureusement peu nombreuses. <sup>(b)</sup> Regardez ce grotesque procès Hardy (5), escamoté par une presse complice. On découvre avec stupeur que la plupart des héros faisaient partie de la Gestapo.

Plus ou moins.

C'est même là-dessus que porte la discussion de ces accablants polichinelles. Le conjuré nommé Claude Bourdet (6) s'écrie : « Ce que je reproche à René, c'est de ne pas nous avoir avoué qu'il travaillait pour les Fritz. On aurait compris, on lui aurait pardonné. »

C'était la moindre des choses.

Mais, cher chacal, il y a 42 millions de Français qui n'ont jamais travaillé pour la Gestapo, et justement ceux-là n'ennuient personne. Le jour où ça va se retourner, petit scorpion, tu seras aplati.

Ah!

Ce Hardy aurait empêché la « réunion de Caluire »

Mais nul ne s'est avisé dans les deux hémisphères que si la réunion de Caluire avait eu lieu, cela n'aurait absolument rien changé à rien, pas d'un milliardième de millimètre le résultat final, en bien ou en mal.

Nos zèbres auraient peut-être assassiné quelques Français de plus, et c'est tout. Oh ! pardon, liquidé quelques fascistes, excusez-moi, la langue m'a fourché.

Quand il m'arrive de demander à un de ces extraordinaires « patriotes » ce qu'ils font de *vraiment* utile pendant la guerre, je m'aperçois que personnellement j'en ai fait beaucoup plus qu'eux. Mais l'idée ne m'est jamais venue de le crier sur les toits pour me donner le droit d'occire les concurrents dont je convoitais la place.

Ça s'explique peut-être tout simplement en ce que je ne convoitais la place de personne.

Vous allez me dire : le monde entier est d'accord avec vous et sait depuis longtemps la différence entre la vraie résistance et le résistancialisme (7).

Je répondrai : pas du tout, et la preuve c'est que vous trouvez cette préface paradoxale et scandaleuse, alors que depuis longtemps et bien avant moi, les vrais

---

<sup>b</sup> Il y avait 475 résistants armés à Paris le 17 août. Le 20, grâce à Joinovici et aux armes vendues par les Fritz, il y en avait 3000, et le 25, 3 millions.

résistants auraient dû se dresser pour exiger que les hideux assassins d'août, septembre, octobre 44, cessent de nous faire la loi.

Mais c'est tellement difficile de basculer la légende. Il faut d'abord y penser. Il faut voir la grande lumière. C'est le fait d'une toute petite élite, les écœurés du troupeau, les râleurs, les « jamais-contents », les gens qui n'aiment pas lécher les bottes et réclamer des décorations. Il y en a, bien entendu, dans la résistance, la vraie, mais si l'on s'avise de toucher le moins du monde à quelque chef de bande, chauffeur, violeur, étrangleur pris la main dans le sac et dénoncé par vingt témoins depuis cinq ans, on voit se dresser l'unanimité du Comac, du C.N.E., du C.N.R. (8), qui se sent visée.

Il est bien évident - et ils en ont des cauchemars les bougres - que dès qu'on en aurait pendu un, les autres suivraient.

Vous remarquerez, par exemple, les fausses indignations des décromates tréchiens (9) et des socialistes (*sic*) contre les communistes.

Du bidon tout ça, la seule force qui protège la clique résistante au pouvoir, ce sont les militants communistes, assez organisés pour empêcher dans les villages, les petites villes et les grandes, les Français ordinaires de faire éclater un peu brutalement la vérité.

Car enfin, comme disait l'autre, de quoi s'agit-il ? De ça, pas d'autre chose. De garer leurs fesses, pour les résistants qui ont lié leur sort au résistancialisme.

Voilà des malheureux qui prétendent avoir le monopole du patriotisme. Eux seuls ont des droits parce qu'ils l'ont décrété, et les 42 millions de Français non inscrits sur leurs listes sont suspects.

Avez-vous jamais vu un culot pareil au cours de l'histoire ?

Tous les Français, quels qu'ils soient, pensaient de même sous l'occupation, ils auraient bien voulu que les Allemands s'en aillent, sauf ceux qui trafiquaient avec eux et à qui ça rapportait gros, un point c'est tout.

Je n'affirmerais même pas qu'un Sartre et un Camus, par exemple, qui ont fait leur situation et pris toute leur place du temps des Allemands, n'aient pas sincèrement souhaité leur départ.

D'autant plus qu'ils se sont arrangés pour garder ces places et ces situations, ce qui est humain. Il est un tout petit peu répugnant qu'ils aient signé une liste désignant leurs confrères au poteau, il est exagérément répugnant qu'ils l'aient fait au nom des grands principes d'humanité, de christianisme, de socialisme, de marxisme, de progressisme. Feu et sang, mort aux gars qui pourraient prendre ma place, à bas la réaction !

Et notre Tænia (10) d'écrire des pièces de tænia, qui répondaient à l'époque à un besoin, à *de la demande*, où l'on voit exalter l'héroïsme des assassins les plus imbéciles.

Cela nous ramène à notre objet. Il y avait en 45, 46, 47 (avant *Le Gala des vaches* pour fixer les idées, dit-il modestement) une demande de récits sur les exploits de la résistance, avec pour corollaire tout ce qu'on pouvait imaginer sur l'abjection propre et essentielle aux Teutons.

Ça avait déjà commencé, avant 44, en Angleterre par une série d'infamies de Peter Cheyney (11), prompt tout comme un Sartre à humer le vent et qui divisait les Français en deux groupes : d'un côté les espions en cheville avec Londres, de l'autre les traîtres de Vichy. De quoi je me mêle ? Passons.

Un peu plus loin, en Amérique, l'image d'Épinal n'était pas encore bien dessinée, on avait gardé le goût d'une certaine réalité et An. Girard (12) (le

dessinateur de Duco) pouvait publier un livre très lu dans tous les milieux (<sup>c</sup>) où il avouait naïvement que la plupart des réseaux (qu'on n'a appelés ainsi qu'en 46) ont été créés par la Gestapo. De même, tous les réseaux de Werwolf, en Allemagne occupée, ont été organisés par la police américaine.

En 45, l'Europe a vu l'explosion de la littérature la plus basse qu'elle ait jamais subie. Honte, écœurement. Heureusement, tout cela est illisible et rien n'en restera.

Les éditeurs réclamaient de la résistance, il leur en fallait. Écrire contre, il n'en était pas question, les « patriotes » auraient fait sauter la maison et écorcher vifs les vampires, le personnel et l'auteur, aux applaudissements d'une foule enragée.

Pour vivre, je dus bâcler en un mois (26 jours) un petit livre, *Le Poète écartelé*, dont j'avais prudemment situé l'action au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, afin de m'enlever toute tentation de dire ce que je pensais des gueules au pouvoir (13). Rien que cela paraissait de la provocation. Pourquoi le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> ? Pourquoi ne pas vouloir parler des héros de la nuit, des assassins fantômes et de l'armée des ombres ?

Je faisais grincer des dents et je devais raser les murs. Vous pensez, dans une atmosphère pareille, comment ça se demandait les horreurs sur les camps.

*Nice-Matin* publiait en 45 le reportage d'une dame de mes amies qui racontait comment elle avait échappé de justesse à la chambre à gaz, elle était dans la file, on l'avait appelée par miracle.

Elle avait souffert, sans aucun doute, mais elle en rajoutait, c'était visible, et tout le monde et la voyant était stupéfait de sa mine éclatante, de ses dents parfaites et de ses magnifiques cheveux. Je l'entendis un jour se disputer avec une femme qui avait, elle aussi, un chiffre gravé sur le bras et qui lui reprocha d'avoir écrit toute sa série d'articles dans *Nice-Matin*, sans mentionner que les mauvais traitements dont elle se plaignait étaient le fait de détenues comme elles, des juives et des Polonaises.

À quoi notre journaliste amateur répondit avec une simplicité splendide qu'on ne pouvait pas en ce moment accabler des juifs et des Polonais, le journal ne l'aurait pas laissé passer, tandis qu'on pouvait bien coller tout sur les Fritz qui en verraient bien d'autres et avaient le dos large.

Je ne la blâme pas.

Je crois, en effet, qu'elle n'aurait pas pu faire autrement, mais il est vrai que son témoignage ne saurait être retenu par l'histoire, et qu'il ne le sera pas, même à propos de détails, de dates, pour lesquels on possède des documents plus précis.

Et maintenant, j'en viens au travail de Paul Rassinier.

Il est une partie où je refuse absolument de le suivre : celle où il a l'imprudence d'ergoter, chipoter, chicaner sur les témoignages, à propos des chambres à gaz.

§§§§§

Un petit Mauriac disait dans le *Figaro* (naturellement) qu'il était encore trop tôt pour parler de tout cela avec objectivité. Voilà pour une fois une forte parole, trop belle pour n'être pas échappée à ce vitulet (14) autrement que par distraction.

Il est éternellement vrai que, pour remonter la pente de cinq ans de mensonges, il faut au moins pendant cinq ans frapper sur le même clou. Et les premiers qui s'avisent de le faire risquent tous les massacres. Je vous parlerai de notre gang des basculeurs de légende, né après *Valsez* (<sup>d</sup>) formé avec des durs résistants. Mais il est

---

<sup>c</sup> *Bataille secrète en France*. - Éditions Brentano's, New York.

<sup>d</sup> *Valsez, Saucisses*, chez Amiot-Dumont, vient de paraître.

des légendes qui basculent toutes seules, celle de la résistance par exemple. Elle a coulé comme un furoncle.

En revanche, il y en a qui durent mille ans, le droit de cuissage, les seigneurs obligeant leurs serfs à empêcher les grenouilles de gueuler. (Ils avaient bougrement raison. Moi, féodal, j'enverrais mes serfs tirer les motocyclistes et descendre les avions qui m'empêchent de faire ma sieste, et je ferais hisser les autocars par des bœufs dans un rayon de 3 kilomètres autour de mon auguste domicile. Je ne suis pas marxiste comme Rassinier, je suis pour l'homme.)

Après les oubliettes, Torquemada, les jésuites et les francs-maçons, le masque de fer, il est une autre histoire à laquelle il ne faut absolument pas toucher : c'est celle des chambres à gaz. La croûte terrestre en est à vif pour des siècles. J'ai failli me faire assassiner trois fois hier, rien que pour avoir soumis le texte de Rassinier à des voisins, le tout en marchant à peu près à cent mètres de chez moi.

Seul un extraordinaire masochiste peut s'aviser d'écrire, maintenant, que les témoignages sur les chambres à gaz ne sont pas tout à fait assez concluants, pour son goût, qu'il n'y en a qu'un seul dans la littérature concentrationnaire, celui de Weiss, mais encore rapporté en seconde main, et que personne n'a pensé à interroger ce Weiss d'une manière sérieuse qui puisse être retenue par un historien.

C'est de la dynamite. Une femme que je croyais à moitié saine d'esprit s'est mise à vociférer derrière moi. Heureusement pour mes os, elle le faisait dans une langue étrangère où revenait dix fois le mot « nazi » jeté à ma tête avec des « pfoui » et des sifflements démentiels. Il lui faudra des semaines pour s'en remettre.

Je me suis esquivé habilement, faisant un détour par les écoles, j'ai sonné chez Reilhac (15) qui n'a pas trop tiqué en lisant le texte où il dépistait la méthode marxiste - il a le flair - mais m'a assuré, olympien, que la chose était démontrée, les coupables ayant avoué au tribunal de Nuremberg !

Vous allez voir comment il est facile encore de nos jours de se faire aplatir. Vous pensez bien qu'à Nuremberg on aurait pu pendre tout le monde dix fois et le tribunal avec et les journalistes itou, je m'en fusse foutu, absolument, infiniment, délicieusement. N'empêche que j'eus l'inconscience de me délivrer dans l'oreille de Reilhac d'une vérité éternelle, à savoir que les aveux des accusés devant n'importe quel tribunal n'ont jamais rien prouvé !

Et maintenant, ajoutai-je, trompé par sa suffocation que je prenais pour de l'intérêt, maintenant encore moins qu'aux époques les plus joyeuses de l'histoire.

Je n'ai dû mon salut, je vous le jure, qu'à la disposition des lieux et à ma promptitude à jeter la table et deux chaises entre ses pattes - la maladie m'a enseigné l'économie des gestes - et à m'enfermer dans un local sombre, humide et fort étroit.

Avec le temps, j'ai pu parlementer et on m'a laissé sortir. Il y avait là un décromate tréchien au nez comme aplati par une citrouille. Il écartait les mains dans le geste persuasif des apôtres en disant : « Mais *moi*, monsieur, les chambres à gaz, je les ai vues à Dachau. »

J'étais ravi. Bravo ! lui dis-je. je vais l'écrire à ce triste conneau de Rassinier, je lui dirai que la première personne à qui j'en ai parlé les a vues elle-même et peut donner son nom. L'incident est clos.

À ce moment, G... (16) gâcha un peu la valeur de son témoignage en s'empressant d'ajouter : « Mais non seulement moi, des millions de personnes les ont vues aussi. »

J'écrivis à Rassinier qui me répondit par retour

« Dites à votre G... et sur le ton le plus affirmatif, qu'il n'a *jamais* vu fonctionner la chambre à gaz de Dachau pour asphyxier. De retour en France, il

a peut-être vu la photo publiée par tous les journaux. Mais pendant son séjour au camp il n'a pu voir que l'écriteau "*Achtung ! Gaz ! [sic] Gefahr !*" et c'est tout. »

Je soumis, de loin, le texte à G..., et celui-ci qui était dans un de ses bons jours me dit, onctueux « Je ne l'ai, en effet, pas vue moi-même, mais c'est Michelet qui m'en a parlé, et il m'a même dit : "Ils sont en train de l'agrandir." »

Il ajouta, décidément guilleret, ce détail croustilleux : « Il avait trouvé, Michelet, une belle planque au camp, les Allemands n'ont jamais su quel personnage important il était ; pensez qu'ils l'avaient arrêté seulement pour leur avoir vendu de l'épicerie trop cher ! (17) »

Elle est bien bonne.

Les 42 millions de Français « non résistants », qui n'ont jamais trafiqué avec les Fritz et qui n'ont jamais été de ce fait ministres, vont l'apprécier et la savourer. Mais ceci n'est pas encore notre propos. Nous y reviendrons.

#### §§§§

En fait, nous comprenons ce qu'a voulu dire Rassinier, et l'affaire G... le prouve. Il a voulu dire que beaucoup de gens parlent des chambres à gaz et ne les ont jamais vues, ce qui est agaçant pour qui veut faire un travail d'historien. Mais le travail d'historien n'est pas fait pour la place publique : je conjure Rassinier de bien préciser que des chambres à gaz il y en a eu, d'y insister et, s'il ne le fait pas, je me retire de ce guépier.

Parce que, figurez-vous, même si elles n'avaient pas servi, ou si elles avaient servi à la désinfection, ou servi par hasard, sans ordre d'en haut, ça n'a aucune importance. *Ce qui compte, c'est que les nazis ont déporté des tas d'innocents qui ne sont jamais revenus.* Ne donnons pas dans le panneau de discuter les supernazis antinazis qui les ont condamnés, nous faisons le jeu de la bête.

J'ai grande méfiance, depuis dix ans, quinze ans, de la maladie qui gangrène l'Europe, du nazi avec un faux nez, du Malraux qui crie : « La liberté est à qui l'a conquise », du partisan privilégié qui oblige à coup de trique le non-partisan à travailler pour lui, ou l'oblige à coups de bobards à payer des impôts. C'est kif. Si je ne préfère pas les coups de trique, je reconnais que c'est plus franc.

Vous pensez bien que dans cette collection d'écorcheurs je n'ai aucun penchant à justifier qui que ce soit. Tous se valent, les nazis pas plus que les autres. Et c'est travailler pour eux, sans le vouloir, que de rectifier à la loupe les inexactitudes publiées sur leur compte, si on ne hurle pas, d'abord, que c'est par amour de la vérité, mais qu'on les tient et les a toujours tenus pour des vampires imbéciles et sinistres.

Voilà en quoi un ingénieux farceur comme Malaparte est fort coupable avec ses inventions de bassines pleines d'yeux arrachés à des juifs (18), ou ses juifs crucifiés dans les arbres d'une forêt hantée. On est bien obligé de dire que cela n'est pas sérieux, et tout de suite on se fait classer comme un adorateur du diable, de Belzébuth-Himmler et d'Hitler-Satan.

Et encore ça peut aller si vous en parlez entre Français : le Français a gardé, malgré dix ans de pernicieux mensonges, un reste de sens critique qui a disparu chez l'Européen de l'Est, auprès de qui, aujourd'hui encore, il est strictement, totalement, absolument interdit de risquer la moindre plaisanterie sur Goebbels ou Goering sans se faire assassiner.



Les Allemands ont été plus que maladroits envers les Polonais, les Tchèques, les Roumains, mais la propagande des Alliés a su en tirer un tel parti qu'il est défendu à un citoyen français, en train de prendre son pastis, de souhaiter une union France-Allemagne de l'Ouest, sans risquer le pire de la part de Hongrois, par exemple, et plus encore de Hongroises que l'on voit déjà - comme leur nom l'indique - vous sauter dessus pour vous arracher ce que vous avez au monde de plus précieux (19).

Elles n'ont absolument pas la moindre gêne, la moindre hésitation (je ne parle pas là de juives, mais d'aristocrates) à vous engueuler en public et à vous expliquer chez *vous* ce que *vous* devez penser dans *votre* propre pays sur les affaires qui *vous* concernent.

Bravo, très bien, c'est déjà un peu faire l'Europe.

Mais je dis à Rassinier : « Ne touchez pas à ça, d'autant plus que les témoignages français sont rares. Il y en a trop du côté polonais, par exemple, et votre travail n'est qu'une partie de ce qu'il faut faire pour l'ensemble de l'Europe. »

C'est encore plus vrai pour les déportés anglais qui, en général, ont été bien traités. Nos 300.000 déportés ne comptent guère à côté des millions de juifs polonais qui ne sont plus là.

J'ai parlé tout à l'heure des Hongroises enragées. Il est essentiel d'en tenir compte. Rien n'est sans raison, en ce bas monde. Cinquante ans de propagande, ça fait des réflexes ancestraux. Mes comtesses hongroises sont « conditionnées ». Elles souffrent d'être obligées de me cracher dessus quand elles me rencontrent. Il n'y a pas tellement de monde à Vence. Tout cela est clinique au fond. Anaphylaxie, doses trop fortes dans le sang, intoxication, désintoxication, longues cures.

La vieille haine contre l'Autriche, la haine du nazi tournée en haine de l'Allemand, voilà une image d'Épinal difficile à extirper de ces cœurs ardents, et certes il importe grandement de faire comprendre à ces nations ombrageuses que dans l'union franco-allemande, aucune aspiration à dominer le monde ne sera possible, tolérée, et même exprimable pour les nazis.

Pensez à l'effet produit sur ces écorchés quand ils entendent la déclaration du grand démocrate Thomas Mann qui s'écrie : « Nous, Allemands, qui sommes depuis toujours appelés à exercer notre hégémonie sur l'Europe et sur le monde !... »

Quel con ! madame.

Ah ! ils sont lourds !

Ceci n'est qu'une parenthèse. Elle compte, il faut faire l'Europe, mais bien faire entrer dans les crânes allemands que c'est l'Europe, et non la plus grande Allemagne. Cela est notre tâche, elle est difficile.

§§§§

Chercher la petite bête dans les informations inexactes qui ont été écrites sur les camps n'est donc pas, en notre siècle, un travail scientifique ordinaire. Le chercheur, aussi consciencieux soit-il et de quelque façon qu'il s'y prenne, aura l'air de travailler pour les nazis. La faute en est aux premiers fabulistes, à ceux qui ont rendu le mensonge possible et l'ont cru nécessaire à la justice de leur cause, comme si une cause juste pouvait avoir besoin de mensonge.

Mon Dieu, que tout cela est banal ! et pourtant nous devons le formuler pour y voir bien clair. La bibici avait-elle le droit de rendre les Européens enragés de haine contre les Allemands ? Cela peut se défendre, elle avait au moins besoin de persuader

ses propres troupes et les soldats de la libre Amérique qu'ils partaient en croisade contre le diable, sinon les gars n'auraient pas eu l'enthousiasme.

C'était une recette pratique, cela facilitait le bon fonctionnement de l'armée, cela réduisait l'objection de conscience et poussait le public à dénoncer les traîtres.

Ainsi voyons-nous dès maintenant la même propagande se mettre en mouvement contre l'Union soviétique. Mais ne pourrait-on persuader une bonne fois ces propagandistes professionnels qu'ils devront renverser la vapeur aussitôt la victoire obtenue, et sans attendre une minute ?

C'est mieux que se faire hara-kiri, c'est se donner du pain sur la planche. Quoi de plus simple que de dire simplement : nous avons beaucoup exagéré, il le fallait, mais maintenant nous allons rechercher la vérité tous ensemble.

La recherche de cette vérité, de nos jours, fait hurler - voyez Bardèche arrêté pour avoir douté de l'auguste tribunal de Nuremberg (20). Est-ce à dire que l'on doit jeter un voile éternel sur la question ? Jamais de la vie, il faut s'y prendre autrement et savoir gré à Rassinier d'avoir attaché un grelot dangereux.

La vérité doit être connue au plus vite, et voici pourquoi : parce que si les millions de juifs qui manquent en Pologne ne sont pas tous passés par les chambres à gaz, il est encore plus inquiétant de savoir qu'ils ont quand même disparu.

Un seul million de personnes à supprimer par an, cela représente un travail de cauchemar si on essaie de se l'imaginer : 3000 tous les jours, 300 toutes les heures pendant dix heures, sans une minute d'arrêt, ça laisse des traces, même au fond d'une forêt.

Un groupe d'historiens doit être réuni d'urgence, avec des crédits et des pouvoirs étendus, pour apporter des chiffres dont on connaîtra le pourcentage d'erreurs. Il en est encore temps, il existe encore des témoins. *Mais il est tout juste temps.*

Je dois suggérer, bien entendu, qu'aucun représentant des races et des nations intéressées n'y figure (autrement qu'en curieux) si l'on veut que la vérité soit bien nue et non dirigée. Des Hindous, des Chinois, des Noirs, des japonais.

## §§§§

Quand je dis qu'il est juste temps, je puis vous donner un petit exemple simple : j'ai été mis à la porte du même sana d'où D.-H. Lawrence a été renvoyé il y a vingt ans. Il en est mort à peine une semaine après.

Je sais que moi on m'a jeté dehors par un temps épouvantable et dans l'intention évidente de me faire crever, pour sauvegarder le prestige d'un adjudant directeur et les bénéfices de docteurs commerçants, mais pour Lawrence j'ai voulu me renseigner avant d'écrire, et après, à la faveur du bruit fait (dans Vence) par mon livre.

Vingt ans, ce n'est pas si vieux, je suis sur place - les témoins se sont réveillés. je n'ai pas pu réunir une version unique. Et, fut-elle unique, ce ne serait pas la preuve qu'elle soit bonne.

Les docteurs nient avoir jeté Lawrence dehors, mais ils ont intérêt à le nier. Ils nient aussi l'avoir traité de crétin et d'ivrogne, mais j'ai moi-même entendu ivrogne, et Merlin (un journaliste) a entendu crétin. Il y a une version Katherine Caldwell, une version Huxley, une version Frieda Lawrence. Des gens qui prenaient alors pension avec Lawrence assurent que la maison n'était pas encore un sana, et pourtant les médecins avouent. On ne saura jamais la vérité, même pas dans mille ans, comme dit

Rassinier. Vingt ans, ça commence à être vraiment tard, mais non seulement vingt ans, dix ans, six ans, c'est la limite.

J'ai interrogé moi-même avec toute la patience dont je suis capable - et elle existe - tous les déportés que j'ai pu rencontrer. Six ans de recul, c'est déjà beaucoup trop chez des Liguriens ou des Bretons ou des Ardennais qui n'ont pas le sens et la religion de la vérité millimétrique. Les femmes surtout. J'en ai une sous la main qui ne bat nullement les records, j'ai vu pire. Ayant été arrêtée à la fois par la Gestapo et par les fifis, elle mélange tout.

Pourquoi arrêtée par les deux ?

Méditez cette phrase écrite naïvement par l'exquis commissaire (pouah !) Charpentier, dans *France-Soir*, le 6 juin 50 :

« "La Cotillon" (*sic* ! on est régence à la maison Poulaila) (21) a été fusillée par les maquisards en 44. Elle avait possédé plus de 40 millions d'avant 1940. »

Donc, ma boulangère, qui a été matraquée dans les deux cas, par les Fritz et les miliciens, puis par les fifis, n'est absolument plus capable de distinguer en 1950 qui l'a tondu, qui lui a fait creuser sa tombe, qui lui a cassé des dents, qui lui a sauté sur le ventre, qui lui a extorqué le plus de fric, et dans l'absolu son témoignage est le seul à atteindre à la vérité transcendante, car les tortionnaires sont toujours les mêmes, c'est une espèce, l'*homo bourricus*, roi sous tous nos régimes.

Ce qui m'a fait tiquer naturellement, c'est que les fifis, elle les situait en 42 et les miliciens en 44, sinon j'aurais enregistré sans sourciller, d'autant plus qu'elle est parfaitement sensée, équilibrée, logique, précise - un sou c'est un sou - absolument normale.

Cela m'apporte la preuve (un magistrat honnête, s'il en reste, doit le savoir) que chez des hommes qui n'ont pas l'habitude des spéculations et des examens de conscience, il arrive que le plus honnête confonde avec une bonne foi entière ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu raconter.

C'est au point qu'on ne peut guère interroger les gens sans être muflé et répéter constamment : « En êtes-vous bien sûr, ne l'avez-vous pas lu ou rêvé ? » surtout si l'on s'adresse à des citoyens comme on en rencontre beaucoup par ici, dont les souvenirs sont rendus un peu vagues par la radio, le tabac, le pastis, et le Tour de France.

Il faudra que ce livre de Rassinier ait pour conséquence la formation d'une équipe de loyaux prud'hommes pas rendus fous par les bobards et les passions, capables d'écarter sec tout ce qui n'est pas vérité vraie, de taille à s'abstraire, à se déguiser en Martiens, à s'imaginer qu'ils sont d'une autre planète et à ne récolter que de l'incontestable.

Il doit y en avoir encore, la mère des Thucydide n'est pas morte. « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire... »

Mais le diable gagne à tous coups. Il ne reste guère de témoins qui n'aient été façonnés, il n'en est guère qui ne s'imaginent que la vérité doit passer après leur race ou leur clan, et par-dessus tout, là où le diable s'étale triomphant, le public en a tellement marre de ces histoires de camps, de bagnes et de prisons que, le jour où le témoignage vraiment pur comme du cristal pourra naître, il n'intéressera plus personne.

Il ne se vendra pas, aucun succès public. Mais il en restera bien un quelque part. Il échappera aux saisies, peut-être enfoui au fond d'une jarre, et sera mis au jour qui sait, dans deux mille ans, comme ce livre d'Habacuc découvert en 1947 et qui recule à 63 avant J.-C., sous Aristobule II, toute la légende du Christ.

Préfiguration, disent les orthodoxes. Allons donc ! Une nouvelle preuve que Jésus-Christ était un dieu plus qu'un homme. Mais aussi, notez-le bien, un argument qui ne convaincra personne. Les tenants de Jésus homme historique, qui vont de Renan à Daniel Rops, continueront à nous le représenter avec l'insigne du syndicat des charpentiers.

Les « mythistes » vont triompher, mais ils ne seront pas suivis, et pas compris. Et c'est mieux ainsi. Être suivi sans être compris, c'est la vraie croix des prophètes.

Donc, nous laisserons nos historiens travailler en silence, nous les laisserons dresser le tableau de ce que fut la déportation, nous les laisserons, comme l'a fait Norton Cru (22) pour les livres de la guerre 14-18, et comme Rassinier nous l'a montré déjà, nous prouver que tous les Rousset ont été des menteurs. La grande vérité apparaîtra au moment précis où tout le monde s'en foutra, comme pour le travail de Norton Cru, parce qu'alors un moyen d'oppression tout neuf et figolé aura rapproché encore plus de la termitière les ivrognes zoïdes qui nous entourent et, malheureusement, nous entraînent.

### §§§§

En revanche, il est un terrain où je veux bien suivre Rassinier, c'est quand il établit d'une façon étonnante que les responsables des camps (la *Häftlingsführung*), cette élite de déportés qui nous a fourni nos gouvernants, nos censeurs, nos patriotes et nos juges, constitue la plus prodigieuse collection de fripouilles de l'Histoire.

On s'en doutait énormément quand on les a vus au pouvoir depuis 45. D'apprendre qu'ils se faisaient déjà la main en 42 éclaire le tout d'une splendide lumière.

C'est le triomphe du hideux salaud, si infect, si dégradé et si bas, qu'il ne trouve plus qu'une seule place où se cacher, la plus haute puisqu'il sait qu'on le cherchera par terre, dans l'égout et dans le ruisseau, et que personne ne pensera aux bancs des ministres, aux comités des C.N.E. et C.N.R. et C.O.M.A.C., aux fauteuils des Sociétés nationalisées, à la direction des journaux.

Ces grands politiques, ces surhommes, se sont mis à la disposition des nazis pour faire régner l'ordre dans les camps, pour matraquer leurs frères d'infortune, pour conserver leurs planques, leur filon, leur fromage.

Tous les bobards à la Rousset pour nous faire croire qu'il s'agit là d'une chose toute nouvelle, une création de l'univers concentrationnaire, spontanément éclos entre les barbelés, vers 40-45, est un effort pour justifier une très vulgaire espèce de coquins.

La délation et la platitude ont toujours existé dans les bagnes, dans les chiourmes, sur les galères, mais autrefois les criminels n'avaient pas eu l'idée géniale de s'en prévaloir pour devenir ministres.

J'attends d'ailleurs le livre d'un « vert », d'un « droitco », qui me dira tout ce qu'il pense des « rouges », des politiques. Dans *Valsez*, une lettre d'Ange C... nous éclaire déjà.

Avant d'attirer votre attention sur un fait un peu plus gros, sourions un peu. Voici une page qui eût enchanté Lesage.

Rassinier nous cite avec indignation un texte d'Eugen Kogon où il est dit que la direction médicale de l'immense infirmerie ne fut pas confiée à un médecin, mais au député communiste Busse, qui choisissait du personnel communiste capable

d'administrer des raclées aux malades dont il bouffait les rations pour se maintenir en forme, personnel pris au hasard chez des zingueurs, croque-morts et pâtisseries.

Les S.S. (brutes nazies) ayant imposé de vrais médecins, ceux-ci furent rapidement mis au pas. Et Kogon s'émerveille qu'avec tout ça les malades ne mouraient en somme ni plus ni moins qu'ailleurs.

Parbleu ! Molière et Gil Blas l'ont déjà dit... C'est l'histoire du malade imaginaire un peu retournée, le faux médecin administre des coups de bâton au client pour qu'il s'avoue guéri. Il y a là un petit sketch à écrire, du plus savoureux comique.

## §§§§

Rassinier note encore un passage de Kogon (p. 286) qui m'avait déjà paru énorme, étouffant, inavalable, qui me semblait ouvrir un jour sur une vérité terrible :

« Le capitaine S.S. Schwartz n'essaya qu'une fois de réunir mille détenus pour le travail. Après une demi-journée il n'en avait plus que 600 qui trouvèrent moyen de filer, et nul ne resta entre ses mains.

À partir de ce moment, on abandonna aux détenus responsables les questions de la répartition du travail. »

Et alors plus possible de « filer » ! Un barrage d'antihitlériens, matraque à la main, conduisait au boulot les esclaves et assommait, au nom des lendemains qui chantent, ceux qui tentaient de se soustraire à l'effort de guerre du III<sup>e</sup> Reich.

N'est-ce pas grand comme du Dante ?

Ugolinesque.

Je t'étends sur place, mon fils, pour te conserver un ministre.

S'il n'y avait pas eu ces volontaires empressés, l'expérience Schwartz se serait répétée chaque fois qu'il était question d'organiser un transport vers quelque lieu de travail, et les S.S. auraient peut-être dû y renoncer, comme dans certains camps de prisonniers. Cet empressement n'allait pas sans rapporter quelques avantages : quarante mille œufs détournés en deux ans au profit de ces messieurs nos futurs maîtres, ces œufs ayant été mis à la disposition des malades par la S.S. (Attention, S.S. ne signifie pas sécurité sociale, mais les vrais S.S., les criminels hitlériens ... )

On aurait le plus grand tort de coller toutes ces infamies sur le dos des communistes. Un Martin Fauchier (23), chrétien, trouve ça épataant.

« J'ai toujours admiré avec un peu d'effroi et de répulsion ceux qui, pour la patrie ou une cause... choisissent toutes les conséquences de la duplicité, le dégoût de leurs compagnons de combat qui voient en eux un traître... »

Là où Martin-Fauchier nous double, c'est quand il assure que ces gens-là faisaient cela pour une cause ou pour la patrie, alors que le résultat immédiat, incontestable et immanent de leur attitude était de les maintenir, eux, en pleine forme, grâce aux colis de ceux qui n'étaient pas leurs complices.

Vous allez me dire que ça me va bien, à moi qui n'ai (pas encore) été déporté, d'écrire ça. Mais pardon, je me borne à répéter ce qu'a dit Rassinier qui, lui, l'a vécu et a le droit d'en parler.

Il m'a demandé une préface parce qu'il nous découvre une communauté d'esprit, bon, mais je suis très loin d'être toujours de son avis.

D'abord, à un moment, voilà que le gars se met à prendre Sartre au sérieux. Et il s'amuse à lui « répondre ». Répondre à qui ? Au néant ? Ça m'a déjà mis en boule.

Pour moi, il y a deux humanités : les gens bien, ceux qui appellent Sartre le « Tænia » ou l'« Agité du Bocal », et les autres.

Cela est si vrai que notre Rassinier qui, jusqu'à sa conclusion, a été d'une clarté parfaite, se met à écrire en charabia (°) dès qu'il s'avise à commenter un quelconque bafouillage du Tænia. Vous pouvez lire la page 225, vous êtes carrément dans les pleines ténèbres.

La pensée qui était solide devient floue, vague, glissante. Notre auteur, qui paraissait objectif, se met à revendiquer « l'inspiration humaine du marxisme ».

Mais je m'en fous, moi, du marxisme. Pourquoi pas le Taoïsme ? le Christianisme ? la Monarchie ? le Bonapartisme ? la Synarchie ? le Plan Monnet ?

Quand j'entends ça, j'ai envie de proclamer, comme La Brige : je suis pour Philippe-Auguste et pour Louis X dit le Hutin.

Pourvu que Rassinier lisant ce passage ne s'avise pas de corriger sa réponse ! Vous verrez tout de suite l'influence fuligineuse du bigleux agissant par sa seule présence.

Mais là, alors, *recta*.

Comme disait ce latiniste qui écrit sanatoria pour sanatoriums.

On m'a dit : Si l'on essaie de traduire le tænia en bon langage français, on découvre des vérités premières mêlées à d'incroyables niaiseries.

On y découvre aussi d'inévitables infamies qui semblent à ces coprophages à peu près aussi nécessaires que le jargon dont ils les enveloppent.

Le Tænia et un certain Merdeau-Ponty (24) n'hésitent pas à écrire, en janvier 1950, qu'« on ne trouve pas dans les camps soviétiques le sadisme, la religion de la mort, le nihilisme qui ont produit les camps d'extermination nazis ».

J'aime mieux les croire que d'aller y voir. Et vous ?

Mais que penser de ces « philosophes » à qui l'instrument de la dialectique fait découvrir que le nihilisme et le sadisme sont propres aux compatriotes de Kant, de Marx et de Goethe et, en particulier, inconnus chez ceux de Pierre le Grand, de Gengis Khan et d'Ivan le Terrible ?

C'est de cela qu'il s'agit, lisez bien. La pensée sartrienne, autant en emporte la chasse d'eau, et si la Wehrmacht existait il ne serait plus question pour elle de douter des vertus allemandes, mais, enfin, voilà ce que l'on écrit de nos jours, et très froidement.

Vous me direz : cela est fait par de plats imbéciles que nul ne s'avise de prendre au sérieux, mais leur imbécillité même les place d'instinct dans le troupeau. Ils n'expriment jamais que ce que tous les imbéciles pensent autour d'eux. En conséquence, cela représente une certaine « opinion ».

Vous voyez bien qu'il est tout de même important d'établir par d'autres méthodes que celle des on-dit, de quelles actions particulières, de quelles tentations, de quels péchés, les Teutons sont capables, à l'exclusion des autres peuples, et si possible d'en apporter une explication soit géographique, soit ethnique, soit biologique, ou même d'établir clairement qu'il s'agit là d'influences infrahumaines très spéciales, résultat d'une malédiction qui leur est propre.

Quand on sera fixé là-dessus, mais alors sérieusement fixé, cela sera une bonne chose de faite.

Dès que le cestode est loin (p. 228), Rassinier revenu à la lumière s'exprime avec force et clarté.

---

° De l'inconvénient qu'il peut y avoir à suivre l'adversaire sur son propre terrain. - Paul Rassinier.

Une autre des raisons qui me font être assez réticent, c'est que le gars a été arrêté comme résistant !

Il y a, entre le résistant actif et moi, un fossé qui se creuse toujours davantage. Moi, pacifiste, je ne continue pas la guerre en civil. La guerre me fait peur sous n'importe quel uniforme, sous aucun uniforme sûrement encore plus. Poignarder une sentinelle et faire fusiller des otages, ça pour moi c'est le comble.

« Alors, sifflent mes Hongroises conditionnées, vous étiez content que les Boches soient là ? Vous les aimez bien, ils ont dû vous rapporter gros, vous les regrettez. »

— Non, madame, je savais qu'ils ne pourraient tenir tête au monde entier, qu'ils s'en iraient plus vite qu'ils n'étaient venus, qu'ils ne résisteraient pas à une mâchoire de vingt millions de combattants d'un côté, et vingt millions de l'autre, armés jusqu'aux dents, qui n'avaient aucunement besoin de mes V et de mes Croix de Lorraine dans les pissotières, qui avaient beaucoup plus fort que ça, des tanks, des avions et de l'essence.

Et tous les Français le savaient comme moi, à part une minuscule poignée de fous, à part ceux qui faisaient semblant de ne pas le croire parce qu'ils étaient couverts par le double jeu.

« Tous les Français sont des Gaullistes », publiait à Paris, ouvertement, en 1941, le plus courageux des écrivains. Et c'est la vérité.

La vérité qu'il est urgent de publier pendant qu'il y a encore des millions de témoins.

À partir du mois de mai, quand il faisait beau, en sortant à 21 h 15 du métro, place des Fêtes, par exemple, on allait jusqu'à la porte de Ménilmontant, à pied, en écoutant, qu'on le veuille ou non, brailler tous les haut-parleurs de toutes les maisons, par les fenêtres grandes ouvertes, qui diffusaient la radio de Londres.

Ça faisait bien passer le temps, ça donnait de l'espoir, ça promettait qu'on serait libérés, que les choses iraient mieux.

Tous les Français le savaient. Le crime des gens de Londres a été de faire croire qu'il n'en a pas été ainsi et qu'en France il y avait des millions de traîtres.

Et alors, direz-vous, ils voulaient prendre les places, c'était normal ! Qu'est-ce que vous faites, vous ? Vous voulez qu'on les pendre pour prendre les places à votre tour, c'est kif.

Eh bien non. Je n'ai envie d'aucune place et je ne veux pendre personne, je ne veux faire assassiner personne dans l'ombre, je fais partie du *gang des basculeurs de légendes*.

J'aurais plaisir à voir rétablir la vérité sans qu'il soit besoin de saigner même un Bayet ou un Soustelle (25). Mais l'imposture a été si énorme qu'il faut tout de même un procès monstre pour la dévoiler à tous.

L'imposture est encore plus franche que vous ne le supposez ; la plus belle c'est aujourd'hui, quand nous voyons des ministres ou des ministrables faire de l'anticommunisme en priant le Bon Dieu qu'il garde surtout bien en place les troupes et les militants communistes.

Je l'ai déjà dit.

On ne le redira jamais assez.

Cent fois il faut frapper le même clou. Le jour où même pas dans une guerre U.S.A.-U.R.S.S., mais où la guerre froide poussée un peu loin fera mettre hors la loi les communistes, arrêter leurs chefs - et ce jour est proche - il ne faut plus se le cacher, absolument rien ne se dressera pour empêcher que les *millions* de Français

qui ont inscrit les noms de ceux qui les ont emprisonnés à la libération, ne se lèvent, aillent chercher par le bras leurs délateurs et, dans le meilleur des cas, les remette sains et saufs entre les mains de la justice très ordinaire.

Pas besoin de tribunaux spéciaux, il n'en est pas question.

Est-ce que vous croyez que j'exagère ?

Non, n'est-ce pas, je suis très modéré, je parle en observateur, comme Bourdet, qui dit la même chose que moi. Du reste, Teitgen avoue 4000 plaintes déposées d'ores et déjà et arrêtées par ses soins.

Comme les voleurs et les assassins ne manqueront pas, emportés eux-mêmes par l'habitude d'invoquer la résistance, c'est le principe de la résistance qui sera discuté.

Et l'on s'apercevra vite (huit jours de baratin presse et radio suffisent) que ce principe est contraire aux lois de la guerre et de l'honneur.

Tuer dans le dos et faire fusiller des otages, pas besoin de génie pour faire comprendre aux enfants et même aux Hongroises que c'est *mal*.

C'est contraire au socialisme : le travailleur n'a pas de patrie.

C'est contraire à l'enseignement du Christ : « Rendez à César... »

### §§§§

Notre Rassinier, qui m'a demandé une préface, est un résistant, lui, et ça se voit à des tas de petites réflexions par ci par là. Il est logique. Il est pour les nègres contre les blancs, pour le Viet-Minh, il est pour les Indiens contre les Yankees <sup>(f)</sup>. Il est tout à fait d'accord pour que les Arabes se réveillent une belle nuit pour égorger tous les Européens en Afrique du Nord <sup>(g)</sup>, comme Sinistrus Couillonius le leur a si bien appris. Car ils écoutaient la radio de Londres et celle d'Alger, nos bons Indigènes.

Quand les Arabes feront paître leur brebis sur les villes rasées, sur les jardins rendus à la brousse, Rassinier sera pour les Berbères qui se dresseront pour renvoyer chez eux les Arabes envahisseurs <sup>(h)</sup>. Car enfin, ces gars-là, comme leur nom l'indique, viennent d'Arabie et l'Arabie c'est encore plus loin que Marseille.

Rassinier aurait été, dans le Jura, pour le capitaine Lacuzon qui avait juré d'exterminer tous les Français après le traité de Nimègue (1679) et qui voulait rendre la Franche-Comté aux Espagnols <sup>(i)</sup>.

Enfin, il ne peut pas le nier le salaud, on le tient du moment qu'il a été déporté, il a résisté. S'il a résisté, il a tué du boche ou saboté son matériel <sup>(j)</sup>. À l'époque, moi crâne bourré aussi, je l'aurais peut-être aidé. Maintenant, fini.

J'ai compris.

Ma doctrine est simple. Qui que ce soit qui arrive, je baisse mon froc. Russes ou Algonquins. Je suis pour César. Pas d'armes. Il n'a absolument rien à craindre de

---

<sup>f</sup> Je jure que mes instincts sont beaucoup moins sanguinaires et mon âme bien moins noire : Je suis pour Candide contre les Bulgares. À condition, évidemment, que ce point de vue n'entraîne aucune complication diplomatique. Si on me dit que la Bulgarie s'en trouve offensée et mobilise, je suis tout de suite pour Galilée. D'autre part, s'il en est besoin, je dirai un jour pourquoi et comment le pacifiste que je suis a été résistant. S'il en est besoin seulement, parce que ce n'est pas marrant. - Paul Rassinier.

<sup>g</sup> Voir note précédente.

<sup>h</sup> Voir note f.

<sup>i</sup> Voir note f.

<sup>j</sup> Voir note f.



moi, César. Tous ceux qui viennent sont des amis. Buvons un coup, buvons-en deux. Toujours ! Laissons les émigrés beugler au micro. S'ils veulent débarquer je ne les empêche pas non plus. Amis avec eux quand ils arrivent.

Ça c'est de la doctrine.

Est-ce à dire qu'il a gagné César ? Non, il est cuit. J'ai mon arme secrète, une anarchie indestructible. Les occupations, il y en a qui durent mille ans et les occupés se libèrent. On ne sait jamais. Les Corses et les jurassiens ne voulaient pas tous être français, et puis ça s'est passé. Besançon, vieille ville espagnole... On l'eût oublié, sans Hugo.

Il faut laisser les courants s'établir. Si on veut créer une véritable amitié franco-allemande, il y a des éléments, c'est une vieille tradition, ça remonte très haut, Charlemagne, Roland, le conte de l'amitié Amice et Amile. Les échanges n'ont jamais cessé, lettres, arts, musique et surtout les sciences. Liebig, le grand chimiste allemand, était un vrai Parisien.

Qu'on me donne deux journaux, un français et un allemand, et la radio. En six mois, je commence à baratiner les nerfs européens pour qu'il n'y ait plus de guerre possible, pensable, puisque les petits Fritz grinceront des dents si on leur dit qu'il y avait des salauds de Fritz, autrefois, qui voulaient dominer l'Europe, leur patrie.

Mais si on me donne six ans, dix ans et la bibici, là alors, je veux les voir conditionnés comme les chiens de Pavlov bavant de colère au mot « résistant ».

On fait l'Europe. On organise des échanges. On franchit le Rhin avec des fleurs, on explique bien à tous ces gens-là qu'ils sont frères. Ils ne parlent pas la même langue, mais elle a des milliers de racines communes. Et puis, quand ils sont en petits groupes, ils s'entendent bien. On ne voit aucune raison pour qu'ils aillent se massacrer.

Pardon ! Il y en a qui ne veulent pas de ça, ils se liguent, ils conspirent, ils « résistent » ?

Non ! Ce n'est plus possible. On oublie que l'inférieure tornade qui a saccagé l'Europe est née des patries agressives.

La patrie, il faut la faire passer tout doucement avec de grandes précautions, sur le plan de l'Europe entière et, cela ne va pas être facile, il faudra d'abord rassurer, il faudra passer son temps à rassurer. Montrer que les unions franco-allemandes ne visent personne, mais invitent tout le monde. Et la présence pour moitié (pas moins) de la France est seule capable d'apaiser les États d'Europe plus petits, qui ont gardé la méfiance des Teutons.

Est-ce là une vision d'avenir ? Vous savez bien que non. C'est platement banal. Voilà des siècles qu'on en parle. Mais alors, il faut faire la lumière sur les questions irritantes, il faut débrider les plaies infectées, et la littérature concentrationnaire est une de ces plaies.

La tentative de Rassinier n'est pas seulement un mouvement d'historien, un réflexe d'homme libre, c'est aussi un acte qui s'inscrit dans nos tâches les plus ingrates. L'Europe doit se faire, elle ne se fera pas avec les nazis ou les antinazis également fanatiques, elle se fera avec le tiers parti, avec le fond solide du bon paysan qui ne veut emm... personne et qui veut que personne ne l'emm...

Ça fait du monde.

Vous allez me dire que voilà encore de vilaines expressions. Je regrette, j'ai beau chercher, je n'en trouve pas d'autres.

Albert PARAZ.  
Vence, le 15 juin 1950.

## Notes de l'éditeur à la Préface d'Albert Paraz

1. Paraz consacre à cet épisode le chapitre XX (« L'adjudant Rosenbach », p. 231-242) de *Valsez, saucisses*, Amiot-Dumont, Paris, 1950.

2. Plusieurs auteurs français ou belges portant le nom de Grégoire (Herman Grégoire, O. Grégoire, Edmond Grégoire, F. Grégoire) ont publié des ouvrages au cours des années 1944-1950 mais aucun, semble-t-il, ne correspond à ce mystérieux Grégoire. Nous avouons ignorer de qui il s'agit.

3. Julien Carette : acteur français, de son vrai nom Victor Jullien, né à Paris en 1897, mort au Vésinet en 1966. Voici l'essentiel de la notice que lui consacre Jean Tulard dans son *Dictionnaire du cinéma. Acteurs, producteurs, scénaristes, techniciens*, tome 2, Robert Laffont, Paris, 1987 (1984), p. 232-233 : « Le plus populaire des acteurs de second plan grâce à sa gentillesse et à sa gouaille d'ancien camelot qui se donnait libre cours d'emblée dans *L'Affaire est dans le sac*. Refusé au Conservatoire, il a fait tous les métiers. Trois parties dans sa carrière cinématographique : avant-guerre, il est révélé par les chefs-d'œuvre de Renoir (l'artiste dans *La Grande Illusion*, Pecqueur dans *La Bête humaine*, Marceau dans *La Règle du jeu*, un volontaire dans *La Marseillaise*) ; pendant la guerre, peu de films marquants ; après-guerre, le meilleur (l'aubergiste assassin de *L'Auberge rouge*) côtoie le pire (*Coup dur chez les mous*). À peu près paralysé, il mourut brûlé vif en voulant allumer une cigarette. [...] » Cette notice est précédée d'une liste quasi complète des nombreux films dans lesquels Carette a joué. Il n'existe pas à notre connaissance de biographie exclusivement consacrée à Julien Carette. Nous ne savons pas du reste si l'anecdote rapportée par Paraz est authentique et nous ignorons tout des idées politiques réelles de Carette.

4. *Le Gala des vaches* d'Albert Paraz, Éditions de l'Élan, Paris, 1948. 286 p. (réédité en 1974 par Balland éditeur, avec une préface d'Alphonse Boudard).

5. Sur l'affaire René Hardy, voir Dominique Venner, *Histoire critique de la Résistance*, Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1995, p. 314-318.

6. Claude Bourdet (1909-1996) : journaliste, membre du Comité de direction du Mouvement Combat (1942), directeur du journal clandestin de ce groupe et membre du Comité national de la Résistance. Arrêté par les Allemands en 1944, il fut déporté à Oranienburg et Buchenwald. Il prit la direction générale de la Radiodiffusion française (octobre 1945) et fut nommé co-directeur de *Nice-Matin*. En 1947, il reprit la direction de *Combat* qu'il abandonna en 1950.

7. L'origine - l'inventeur pour être plus exact - de ce mot ne nous est pas connue. On rappellera ici la sorte de définition qu'en a donnée l'abbé Desgranges dans son ouvrage *Les Crimes masqués du « résistancialisme »* (Éditions de l'Élan, Paris, 1948 ; réédité en 1998 par les Éditions de l'Encre, Paris) : « Le "résistancialisme" est à la Résistance ce que le cléricisme est à la Religion, le libéralisme à la Liberté et,

comme dirait Sartre, la nausée à la Vie. C'est l'exploitation d'une épopée sublime par le gang tripartite à direction communiste » (éd. de 1998, p. 11).

8. Comac: Comité d'Action du C.N.R.  
C.N.E. Comité National des Écrivains.  
C. N. R. Conseil National de la Résistance.

9. Contrepèterie imparfaite de « démocrates chrétiens ».

10. Ce terme, qui désigne le philosophe et écrivain français Jean-Paul Sartre, renvoie à un texte de Céline écrit en 1948. Ayant appris que Sartre l'avait attaqué dans un article des *Temps Modernes* de décembre 1945 en l'accusant d'avoir été payé par les nazis, il lui répondit par un court et virulent pamphlet intitulé *À l'agité du bocal*. Albert Paraz le reproduisit à la fin de son livre *Le Gala des vaches*. Une édition à 200 exemplaires en fut tirée par les soins des amis de Céline. Ce texte a connu depuis plusieurs rééditions dont l'une des plus récentes a été publiée en mai 1995 par les Éditions de l'Herne (Paris) dans la collection Confidences.

11. Reginald E. Peter Southhouse-Cheyney, dit Peter Cheyney (1896-1951), écrivain anglais, auteur de nouvelles et de romans policiers dont : *La Môme vert-de-gris*, *Monsieur Callaghan*, *Les Femmes s'en balancent* (1945). L'un de ses personnages les plus célèbres est Lemmy Caution.

12. Sur André Girard (peintre et décorateur de théâtre, père de la future comédienne Danièle Delorme) et le réseau Carte, voir Dominique Venner, *Histoire critique de la Résistance*, op. cit., p. 116-118.

13. *Le Poète écartelé*, Maréchal, Bruxelles, 1945. 194 p.

14. *Vitulet* : ce terme, très probablement créé par Paraz, ne figure dans aucun des dictionnaires que nous avons consultés. Son étymologie semble le rattacher au verbe « se vituler » (lat. *vitulus*, veau), terme familier, vieux et rare, signifiant « se vautrer ».

15. Selon *Valsez, saucisses* d'Albert Paraz (réédition de 1981 aux éditions Slatkine, Paris-Genève, p. 81), Reilhac était un agrégé de géographie, se proclamant marxiste, en traitement dans le même sanatorium que Paraz.

16. D'après les indications contenues dans l'ouvrage de Florent Brayard (*Comment l'idée vint à M. Rassinier. Naissance du révisionnisme*, Fayard, [Paris], 1996), il s'agirait de Gaston Garo, ami d'Edmond Michelet.

17. Sur les diverses conséquences qu'entraîna cette assertion calomnieuse et sur le scandale provoqué par la préface de Paraz, on consultera l'ouvrage de Brayard cité à la note précédente et plus particulièrement le chapitre V, « Une séance à l'Assemblée Nationale », p. 155-184. Edmond Michelet (1899-1970) a fait le récit de sa déportation à Dachau dans *Rue de la liberté: Dachau 1943-1945*, Le Seuil, Paris, 1983 (1<sup>re</sup> édition en 1955). L'auteur mentionne l'existence d'une chambre à gaz dans le camp de Dachau aux p. 202-203 (éd. de 1983). [Ajoutons que Michelet devint par la suite ministre de la Justice sous de Gaulle. Paraz, pour sa part, retira par la suite son affirmation calomnieuse qui n'était, au départ, qu'une mauvaise plaisanterie. aaargh]

18. Paraz fait ici allusion à un passage du roman de Curzio Malaparte (de son vrai nom Kurt Suckert, 1898-1957), *Kaputt*. Dans la quatrième partie (« Les oiseaux »), au chapitre XIII (« Un panier d'huîtres »), l'auteur rapporte un entretien avec Ante Pavelic dans le bureau de ce dernier. Voici le passage en question :

« Tandis qu'il parlait, j'observais un panier d'osier posé sur le bureau, à la droite du Poglawnik [équivalent croate de "führer". aa]. Le couvercle était soulevé : on voyait que le panier était plein de fruits de mer. Tout au moins c'est ce qu'il me sembla : on eût dit des huîtres, mais retirées de leurs coquilles, comme on en voit parfois exposées sur des grands plateaux, dans les vitrines de Fortnum and Mason, à Picadilly, à Londres. Casertano me regarda et me cligna de l'œil :

— Ça te dirait quelque chose, hein, une belle soupe d'huîtres ?

— Ce sont des huîtres de Dalmatie ? demandai-je au Poglawnik.

Ante Pavelic souleva le couvercle du panier, et me montrant / ces fruits de mer, cette masse d'huîtres gluante et gélatineuse, il me dit avec un sourire, son bon sourire las :

— C'est un cadeau de mes fidèles oustachis ; ce sont vingt kilos d'yeux humains » (Malaparte, *Kaputt*, Gallimard, Paris, 1969, coll. Soleil, p. 326-7).

Malaparte aurait démenti cette légende dans une interview donnée peu de temps avant sa mort. Voir les articles d'Alain Sanders dans le quotidien français *Présent*, n° 4186, 3 Octobre 1998, p. 4 et n° 4204, 29 octobre 1998, p. 4. Le journaliste ne fournit malheureusement pas de référence datant du vivant de l'écrivain italien.

19. Paraz fait évidemment ici le rapprochement avec les termes « hongre » (cheval castré) et « hongrer » (castrer, en parlant des chevaux).

20. Maurice Bardèche (1907-1998) est considéré comme l'un des pionniers, en France, du révisionnisme historique de la seconde guerre mondiale. Beau-frère de l'écrivain Robert Brasillach (1909-1945), il fut inquiété par la justice pour avoir écrit *Nuremberg ou la Terre promise* (Les Sept Couleurs, Paris, 1948). Ce livre fut saisi par la police et son auteur condamné à un an de prison puis gracié. Pour quelques précisions sur cet épisode, on lira : Jacques Isorni, *Mémoires*, tome 2, 1946-1958, Robert Laffont, Paris, 1986, p. 199-206 et Maurice Bardèche, « Coup d'envoi du révisionnisme historique », dans ses *Souvenirs*, Buchet-Chastel, Paris, 1993, p. 219-234.

21. La « maison Poulaila » : terme d'argot désignant la police et qui est un simple dérivé de « poulaille » (même sens). [On dit aussi "poulaga", "poulmane", etc. aa.]

22. Jean Norton Cru (1879-1949), révisionniste français de la première guerre mondiale, auteur de : *Témoins, essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Les Étincelles, Paris, 1929 (ouvrage réédité en 1993 aux Presses Universitaires de Nancy) ; et de *Du témoignage*, Gallimard, Paris, 1930 (réédité en 1967 chez Jean-Jacques Pauvert, Paris, avec une biographie de l'auteur par Hélène Vogal ; en 1989 chez Allia, Paris, avec la note biographique d'Hélène Vogel ; en 1997, toujours chez Allia, Paris, dans une version écourtée).

23- Contrepèterie sur le nom de Louis Martin-Chauffier (1884-1980), bibliothécaire puis journaliste dans divers périodiques avant la seconde guerre mondiale, romancier et essayiste. « Pendant l'occupation, milita dans la Résistance avec les éléments les plus communistes, entra à *Libération* comme rédacteur en chef après la Libération, puis au *Figaro* et au *Figaro littéraire*. Président de l'Union des écrivains pour la Liberté, a pris part à diverses manifestations en faveur des membres des réseaux d'aide au F.L.N. et de l'indépendance de l'Algérie ; affichant ses tendances politiques, déposa au procès Kravchenko (2<sup>e</sup> audience) contre l'homme qui avait "choisi la liberté" et protesta, quelques années plus tard, contre l'arrestation du communiste André Stil » (Henry Coston, *Dictionnaire de la politique française*, Publications H. C., Paris, 1967, p. 668). Déporté à Buchenwald, il avait publié son témoignage en 1947: *L'Homme et la Bête*, Gallimard, Paris. Paul Rassinier y consacre une dizaine de pages dans son *Mensonge d'Ulysse*. Précisons que Paraz a quelque peu modifié la phrase de Martin-Chauffier dont le sens a dû lui paraître obscur (voir la citation complète dans Paul RASSINIER, *Le Mensonge d'Ulysse*, La Vieille Taupe, Paris, 1979, p. 145 et note)

24. Jeu de mot parazien sur le nom de Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), philosophe français, un des représentants majeurs de l'existentialisme. L'article d'où est tirée la citation a paru dans la revue *Les Temps modernes*.

25. Il s'agit probablement d'Albert Bayet (1880-1961). Professeur et journaliste français, ce dernier a collaboré à de nombreux journaux de tendance radical-socialiste et, pendant la seconde guerre mondiale, a présidé la Fédération de la presse clandestine. Président de la Fédération nationale de la presse, il a aussi présidé la Ligue de l'enseignement (1945-1959)

Jacques Soustelle (1912-1990) : homme politique et ethnologue français, spécialiste de l'Amérique précolombienne. Pendant la guerre, de Gaulle le place à Londres à la tête de l'Information et des Services secrets (juillet 1942). Il fut un temps ministre de l'Information puis des Colonies en 1945.